

THOMAS C. DURAND

L'AVIS DU MORT



OH, MERDE ...

Juifal
2012

L'AVIS DU MORT

Comédie Policière
Thomas C. Durand

© Thomas C. Durand 2006
N° ISBN : 978-2-9533944-2-9

Personnages (ordre d'apparition) :

Hervé Perdeillon : Editeur, la cinquantaine pas trop mal conservée. Homme de réflexion, mais aussi sentimental, il est surtout et très nouvellement mort. Ce qui l'ennuie. Il se trouve en plus qu'il a été assassiné dans son bureau mais qu'il n'en garde aucun souvenir. Ce qui l'ennuie au moins autant.

Caroline Amichaut : Assistante/secrétaire/collaboratrice de Hervé. Très enfantine dans ses manières, un peu nunuche, même souvent, elle cache ainsi une simple mais complète vénalité.

Evelyne Lorchat : Associée de Hervé, à peine moins âgée que lui, c'est une femme solitaire, austère et autoritaire. Une grande sensibilité, un grand secret peut-être, se cache sûrement sous cet aspect abrupt.

Arnaud Villieux : Homme désabusé, un peu usé aussi, c'est un auteur bien connu, mais qui ne sera jamais le génial écrivain qu'il rêvait d'être. La mort de son éditeur et néanmoins ami Hervé semble lui donner l'occasion de déployer ses talents d'enquêteur, de montrer son acuité intellectuelle, d'être ce personnage familier qu'il traîne depuis soixante cinq romans. Mais, bien sûr, on ne peut pas être certain qu'il n'y ait pas beaucoup plus à dire à son sujet.

Jérôme Brennon : Un illustre inconnu d'à peine trente ans. Il aimerait être édité, il ne l'est pas. Cela fait-il de lui un tueur ? C'est bien possible ; il est trop calme, trop sarcastique pour qu'on ne se s'étonne pas du fait qu'il reste dans ce bureau où gît l'homme dont on soupçonne qu'il peut l'avoir tué. Mais qui est-il donc ?

Élise Perdeillon : La femme du mort. Ils ne s'aimaient plus... Enfin elle ne l'aimait plus, c'est le mort qui nous le dit. Quel intérêt aurait-elle dans ce crime ? Allez savoir. De toutes façons, à la regarder, il semble qu'elle ait perdu son mari depuis longtemps déjà.

François Perdeillon : Le frère d'Hervé, un peu plus jeune que lui. Il est libraire, il a un peu moins réussi que son frère. Tous les deux sont brouillés depuis une douzaine d'années et ne se sont jamais plus adressés la parole. Si les gens devaient dresser une

liste des ennemis d'Hervé, François arriverait probablement en tête. Et seul. Parce que les gens ne savent pas de quoi ils parlent.

La pièce se déroule dans le bureau d'Hervé Perdeillon

ACTE 1

Scène 1

Hervé, Caroline.

Le rideau s'ouvre sur un bureau un peu désordonné. Il y a des livres par terre, un homme est allongé devant le bureau. Entre Caroline, des papiers à la main. Elle proteste contre le désordre, pose ses papiers et avise alors seulement le corps par terre. Elle hurle. Hervé (le corps susnommé) se réveille en sursaut.

HERVE — Hein ? Quoi ? Ah, Caroline, c'est vous.

CAROLINE — Oh mon Dieu !

HERVE — Oui. C'est assez mal rangé. Je... Qu'est-ce que je fais par terre ?

CAROLINE — Mais... Mais qu'est-ce que je vais faire ?

HERVE — On va ranger, on va ranger, Caroline, ne vous affolez pas.

Il s'est levé, il va de l'autre côté du bureau. Caroline approche prudemment de l'endroit où il se trouvait.

CAROLINE — Monsieur ?

HERVE — J'ai mal partout, moi.

CAROLINE — Monsieur Perdeillon...

HERVE — Des courbatures. Et puis un de ces mal de crâne...

CAROLINE — Mais réveillez-vous, monsieur !

HERVE — *(se retourne vers elle)* Comment ça réveillez-vous...? *(Il la voit penchée)* Caroline ?

CAROLINE — Oh non. C'est pas vrai. Y a du sang partout.

HERVE — Du sang ?

CAROLINE — Monsieur, vous êtes mort ?

HERVE — *(se penche sur son corps, recule)* Oh là...

CAROLINE — Oui, vous êtes mort hein. Quand on a le crâne défoncé comme ça, c'est qu'on est mort.

HERVE — Oh là là...

CAROLINE — Avec votre belle statuette en bronze en plus. Ça ! Oh, monsieur Perdeillon, elle est toute tâchée de sang ! Et votre veston aussi !

HERVE — Caroline... Dites, Caroline, faites quelque chose s'il vous plait.

CAROLINE — Quelle horreur !

HERVE — Oui, c'est vrai. Mais faites quelque chose. Ranimez-moi. Vite ! Pour l'instant je ne vois pas de tunnel lumineux, mais on ne sait jamais.

CAROLINE — Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu.

HERVE — Laissez-le où il est. Du bouche à bouche, Caroline. Hein, du bouche à bouche. Combattons nos répugnances mutuelles et communes ! Je vous autorise à me souffler dans les bronches.

CAROLINE — Ca alors, monsieur Perdeillon (*elle ramasse un objet sur le bureau*).

HERVE — Eh dites ! Vous venez de me faucher ma figurine de Napoléon !

Caroline se tapote le front avec un mouchoir, reprend peu à peu ses esprits.

HERVE — Je suis mort depuis deux minutes et on me dévalise ! (*silence*) Mort. Bon eh bien d'accord. Je suis mort.

CAROLINE — Je... je vais appeler madame Lorchat. Je vais lui dire. Je vais aller la voir dans son bureau et puis je vais dire : Oh mon dieu c'est affreux, monsieur Perdeillon nage dans son sang. Enfin non, il ne nage pas bien sûr parce qu'il est mort... Non, c'est idiot. Je trouverai autre chose.

Elle sort.

HERVE — C'est-à-dire que, bon évidemment, mourir aujourd'hui ça ne m'arrange pas des masses, hein, parce que bon... J'avais des choses prévues, des choses un peu plus... enfin... Et puis, quand même, il y a un détail qui

est ennuyeux. C'est que j'ai le crâne défoncé, moi. Alors bon... Je me vois mal trébucher sur mon bureau et m'encastrier sur cette statuette... Non. Non, il a bien fallu que quelqu'un entre ici, dans mon bureau et me... me fasse ça. Et. Et je n'en garde aucun souvenir. Rien. Sans doute que le coup sur la tête m'aura fait perdre la mémoire, je ne sais pas... C'est très ennuyeux. C'est très ennuyeux. Comment est-ce que... Mon Dieu, j'allais dire une ânerie. Comment vais-je bien pouvoir témoigner contre mon assassin ? Question idiote, bien sûr.

Entrée d'Evelyne, suivie de Caroline.

Scène 2

Hervé, Caroline, Evelyne.

EVELYNE — Mais qu'est-ce que vous racontez ? Impossible !
Ooh ! Mais c'est vrai.

CAROLINE — Je me tue à vous le dire.

EVELYNE — Hervé... (*Elle s'approche du corps.*) Il ne respire pas.

CAROLINE — Bah non : il est mort.

HERVE — Oui, merci, on sait.

EVELYNE — C'est épouvantable.

HERVE — Allons, allons Evelyne, tu t'en remettras.

EVELYNE — Vous avez touché à quelque chose ?

CAROLINE — Oh bah non madame.

EVELYNE — Vous êtes sûre ?

CAROLINE — Bah c't-à-dire, moi je venais tranquillement amener le
courrier que monsieur Perdeillon devait signer, et là... Je
vous avoue que quand je l'ai vu, je n'ai pas pensé à faire
le ménage tout de suite.

EVELYNE — Je ne parle pas de faire le ménage, Caroline ! Je vous
parle de preuves, d'indices, d'éléments matériels situés
sur le corps ou auprès du corps et pouvant nous
conduire à l'assassin.

CAROLINE — Oh non alors. Ne dites pas des mots comme ça.

EVELYNE — Nous devons appeler la police !

HERVE — Pour ce que ça va changer.

CAROLINE — Je suis d'accord.

EVELYNE — (*un temps*) Eh bien ? Appelez-la !

CAROLINE — Oh non. Non, s'il vous plaît, faites-le vous-même,
moi je ne peux pas.

*Evelyne s'installe au bureau, Caroline prend place dans un fauteuil un peu plus
loin.*

HERVE — Caroline, pauvre petite chose fragile. Cinq ans que
vous êtes ma secrétaire, et toujours aussi consciencieuse

dans votre travail. Surtout quand il s'agit de faire le ménage sur mon bureau.

EVELYNE — Allô, oui ? Police ? Oui... (*irritée*) Appuyer sur la touche étoile. Et maintenant ? Je patiente, oui.

HERVE — Une jeune femme émotive, toujours souriante. Presque enfantine. L'innocence même. J'ai édité des dizaines de livres où des gentilles Caroline, dans les vingt dernières pages, se révèlent capables des pires horreurs par appât du gain. De là à me taper dessus avec ma statuette....

EVELYNE — C'est ça oui, je patiente oui.

HERVE — Evelyne. Ma chère associée. Inhumaine au possible, efficace dans ton travail, très efficace, très rentable. L'essentiel de tes lectures sont des livres de compte. Logique industrielle, vocabulaire économique, caractère dirigiste. Au début je pensais que nous serions complémentaires. Et puis non, nous sommes simplement continuellement d'un avis contraire. Enfin, nous étions devrais-je dire.

EVELYNE — Allô ! Ah quand même. Si c'est pour une urgence ? J'ai une bonne nouvelle pour vous : l'homme est déjà mort. A... Allô ? Non mais c'est pas vrai, ils m'ont encore balancé Richard Clayderman.

CAROLINE — Quand je pense que ce matin, il était de si bonne humeur ! Il m'a souhaité bon appétit... Et maintenant...

HERVE — De bonne humeur... N'enjolivez pas les choses, Caroline.

Le choc passé, Caroline commence à percevoir la présence et les réactions d'Hervé. Elle n'est pas très à l'aise.

EVELYNE — Il est mort il y a très peu de temps.

CAROLINE — Ah bon ?

HERVE — Ah bon ?

EVELYNE — Le sang n'est pas coagulé du tout. Les yeux ne sont pas encore vitreux.

- CAROLINE** — C'est vrai, on lui a même pas fermé les yeux. Vous voulez pas le faire, madame Lorchat ?
- EVELYNE** — On ne touche à rien ! Allô ? Bonjour monsieur, je suis madame Evelyne Lorchat, et je vous appelle pour un meurtre. Oui c'est ça monsieur un meurtre, un assassinat, un homicide. Oui, il est mort, je viens de vous le dire. Hervé Perdeillon, éditeur. Dans son bureau, monsieur, nous l'avons découvert il n'y a pas cinq minutes. Pardon ? Vous n'avez personne sous la main ? Pas avant demain matin ? Vous vous moquez de moi ?!
- HERVE** — Même la Police s'en fout.
- EVELYNE** — Passez-moi votre supérieur ! Il est absent. Un séminaire. Sur la gestion des cas d'urgence. Formidable ! Alors vous voulez bien me dire ce qu'on va faire nous ici pendant ce temps ? On ne va quand même pas rester toute la journée avec un mort dans ce bureau.
- HERVE** — Quoi, je gêne ? C'est mon bureau !
- CAROLINE** — Ne criez pas comme ça, s'il vous plaît.
- EVELYNE** — Qu'est-ce qu'il y a, vous encore ?
- CAROLINE** — Un début de migraine je crois. Je ne me sens pas très bien.
- EVELYNE** — Vous étiez en congés il y a encore une semaine. Vous n'allez pas vous mettre en maladie maintenant, non ?
- CAROLINE** — Je n'ai pas dit ça...
- EVELYNE** — Il y a beaucoup de travail en retard, je vous l'ai déjà dit. Alors prenez un cachet et... (*téléphone*) Quoi, vous ? L'arme du crime ? Apparemment l'arme du crime est une statuette de bronze d'environ cinq kilos, catégorie objets contondants. Oui je m'y connais, monsieur. Apprenez que nous avons une très grande collection de Polars aux Éditions Encre Terre et Ciel. (*un temps...*) Ah ? Eh bien écoutez, je suis très heureuse de vous compter parmi nos lecteurs. Oui, oui, bien sûr.
- HERVE** — Bah voilà, Evelyne, tu m'as l'air d'aller déjà beaucoup mieux. Je suis désolé que ma mort t'ait causé une petite

contrariété tout à l'heure.

EVELYNE — Absolument, Nicolas Rieux édite chez nous. Nous sommes mêmes amis, on peut le dire.

HERVE — Vaut mieux entendre ça qu'être sourd... Encore qu'être sourd, finalement c'est un moindre mal.

EVELYNE — Avec plaisir. Je pourrais même organiser un petit évènement avec l'un de nos auteurs et votre commissariat. Nous restons en contact : j'ai votre numéro (*rire de bureaucrate*). Ma secrétaire vous rappellera bientôt.

HERVE — Ta secrétaire. Eh oui, on ne peut plus dire notre secrétaire. Fatalement.

EVELYNE — Je vous remercie. Bonne journée à vous. (*raccroche*) Voilà une bonne chose de faite ! Incroyable quand même que nous n'ayons jamais songé à organiser un petit quelque chose avec le commissariat du coin !

HERVE — Il suffisait d'une bonne occasion. Tu vois, je me suis dévoué.

EVELYNE — Bon, Caroline, arrêtez de pâlir comme ça, ça ne sert à rien. Allez donc avaler un cachet. Aller ! Et puis appelez monsieur Villieux. Il n'est peut-être pas loin, je l'ai vu ce matin. Il saura ce qu'il faut faire.

CAROLINE — Oui, madame.

Caroline sort. Evelyne regarde l'état du bureau, revient vers le corps.

EVELYNE — Hervé... Nous n'avons même pas encore bouclé la collection de la rentrée. On va prendre un retard !

HERVE — Tu veux que je m'excuse peut-être ? Tu fais quoi, là ? Non mais elle me fouille les poches !

EVELYNE — Tu es salement abîmé, tu le sais ça ? Gâchis. Gâchis. (*elle lisse ses vêtements*)

HERVE — Qu'est-ce que tu fais, Evelyne ? Tu disais qu'il ne fallait toucher à rien. Pourquoi tu me fermes les yeux, Evelyne ?

Entrée d'Arnaud Villieux.

Scène 3

Hervé, Arnaud, Evelyne, Caroline.

EVELYNE — Arnaud ? Vous êtes déjà là ? Mais... Je viens à peine de demander à Caroline...

ARNAUD — J'ai rendez-vous avec Hervé. Qu'est-ce que.... (*Il voit le corps, accuse le coup*) Non. Oh, non.

HERVE — Bonjour Arnaud.

ARNAUD — Qu'est-ce qui... ?

EVELYNE — Nous venons de le trouver.

HERVE — C'est-à-dire qu'on ne me cherche plus.

ARNAUD — Caroline était toute pâle, elle m'a à peine dit un mot...

EVELYNE — C'est elle qui... Elle est venue me chercher.

ARNAUD — Vous avez appelé du secours ?

EVELYNE — C'est inutile, Arnaud. C'est trop tard.

ARNAUD — Mon Dieu... Vous avez touché au corps ?

EVELYNE — Heuu... Non, enfin...

ARNAUD — Ce n'est pas très grave. Calmons-nous. Il faut faire les choses dans l'ordre.

EVELYNE — J'ai appelé la Police.

ARNAUD — Très bien. Ils n'enverront personne avant demain je suppose.

EVELYNE — Heu... Oui. Comment vous le savez ?

ARNAUD — C'est mon métier de savoir ce genre de chose.

HERVE — Ah bon alors tout le monde trouve ça normal. Non mais on est où ? Je n'ai jamais vu ça dans un seul de mes polars ! Pourtant y a pas que du bon.

Le téléphone sonne. Tout le monde sursaute. Arnaud va au bureau, décroche, raccroche aussitôt puis dépose le combiné à côté du téléphone.

ARNAUD — Voilà, nous serons tranquille. Il faut... (*il combat une violente émotion*). Il faut enquêter rondement ! La piste qui mène au coupable refroidit très vite. Il faut savoir qui a

eu accès à cette pièce aujourd'hui. Et aussi au cours des semaines précédentes. Elise est passée ?

EVELYNE — Oh, je ne pense pas qu'Elise ait pu faire ça ! Pas avec la statuette.

ARNAUD — Non, je vous demande si elle est au courant qu'Hervé est... qu'il est...

HERVE — Je suis mort mon vieux. C'est rien de le dire, crois-moi.

EVELYNE — Non. Non, elle ne sait rien.

ARNAUD — Bien. Bon. Tant mieux. Quelle heure est-t-il ?

EVELYNE — Quatorze heures trente.

ARNAUD — A quelle heure l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

EVELYNE — Vers onze heures vingt six, à peu près... Je suis venue lui parler des droits d'adaptation du dernier Nicolas Rieux.

ARNAUD — Ouais. Il allait bien ?

HERVE — Évidemment que j'allais bien ! Je ne suis pas exactement mort d'une longue maladie.

EVELYNE — Eh bien oui... Il ronchonnait comme d'habitude.

HERVE — Je ronchonnais ?

ARNAUD — Une raison particulière ? Il vous a fait part de quelque chose qui aurait pu le mettre en colère, lui déplaire, l'inquiéter ?

EVELYNE — Non. Non, rien. Hervé ne se livrait jamais à moi de toute façon. Pour répondre à ce genre de question, vous avez Caroline.

ARNAUD — Oui, je lui demanderai.

EVELYNE — Il faudrait recouvrir le corps, vous ne pensez pas ?

ARNAUD — Oui. Vous avez raison. Je suis garé un peu plus bas. Je vais apporter une couverture... Et quelques outils.

Il sort.

EVELYNE — Il fait froid ici. Je n'ai jamais trouvé que ce bureau

était bien rangé.

HERVE — Tu te plainais même de risquer d'attraper le tétanos ! Tu me faisais rire...

EVELYNE — Mais je dois reconnaître que c'est pire que jamais. Quand Élise va voir ça !

HERVE — J'imagine qu'il serait idiot de ma part d'espérer que quelqu'un veuille me remonter le moral. Pour autant, ne te sens pas forcée de te retenir.

Entrée de Caroline, affolée, émue, un téléphone à la main.

CAROLINE — Madame Lorchat, je sais pas quoi lui dire. J'ai pas eu le courage. Je vous la passe.

EVELYNE — Qui ça ?

CAROLINE — C'est madame Perdeillon ! Elle dit qu'elle a essayé d'appeler dans le bureau, qu'il y a un problème avec le téléphone.

HERVE — Oui, il y a un problème. Bonne analyse, ma chérie.

Caroline, croit avoir entendu quelque chose, reste figée.

EVELYNE — Bon, très bien alors donnez-le moi !

Caroline repart.

EVELYNE — Hem... Allô, bonjour Élise. Non, je ne peux pas. (...) Je ne sais pas s'il l'a fait, mais... Non, écoutez Élise, je vous demande de ne pas trop en vouloir à Hervé. S'il vous plait, il faut que je vous dise quelque chose. Il est arrivé... Je vous répète que je ne sais pas s'il s'est occupé de vos billets de théâtre, laissez-moi donc finir ! Ce n'est pas une bonne nouvelle. Ce n'est pas très facile à dire... Non, il est ici, dans son bureau, mais... Mais non, il ne vous a pas raccroché au nez. (...) Oui, j'en suis sûre. (...) J'en suis sûre pour la simple et bonne raison qu'il est par terre, devant moi, mort, le crâne défoncé, ça vous va ? Allô ?

HERVE — Bon, bah comme ça elle le sait.

EVELYNE — (*raccroche*) Sale conne !

HERVE — Voyons Evelyne.

- EVELYNE** — Toujours en train de se plaindre. Au moins je ne la verrai plus. (*Evelyne se laisse tomber dans un fauteuil*)
- HERVE** — Tu as raison, il faut voir le bon côté des choses. Tu vas tout diriger, maintenant. Avec ton sens des affaires, on éditera de la merde, mais ça se vendra ; tu sais y faire. Sans compter les retombées médiatiques de mon meurtre ! "Un éditeur, spécialiste des romans policiers, est sauvagement assassiné dans son bureau". Je suis sûr qu'un de nos auteurs aura l'idée de romancer l'aventure. Un best seller assuré, ça, Evelyne. Ne prends pas cet air affligé, personne n'est pas là pour te voir. Et moi je ne compte plus.
- EVELYNE** — Si tu avais été moins bête... Si seulement.
- HERVE** — Moins bête ? De quoi tu parles ?
- EVELYNE** — (*émue*) Ah, Hervé... Je regrette...

Scène 4

Hervé, Jérôme, Evelyne, Arnaud, Caroline.

Jérôme apparaît à la porte.

JEROME — Y'a quelqu'un ?

Evelyne se retourne brutalement.

HERVE — Qu'est-ce que tu regrettes, Evelyne ?

JEROME — Pardon, je vous ai fait peur...

EVELYNE — Qui êtes-vous ?

HERVE — Evelyne, de quoi parlais-tu ?

JEROME — Je suis venu... Tout à l'heure, j'ai été un peu brutal avec monsieur Perdeillon. Je venais pour m'excuser.

EVELYNE — Un peu brutal...

HERVE — Qui c'est celui-là ?

EVELYNE — Jusqu'à quel point brutal ?

JEROME — Ben, c'est-à-dire que mes mots ont dépassé mes pensées et...

EVELYNE — Et vos gestes ? Non ?

HERVE — Il m'aurait tué, lui ? Je ne le connais même pas.

JEROME — Vous allez bien ? Votre secrétaire à côté est en larmes, elle ne m'a même pas vu entrer.

EVELYNE — Mais si, elle vous a vu ! Ne croyez surtout pas le contraire. Et elle pourra témoigner qu'elle vous a vu, s'il se passe quoi que ce soit, vous m'avez compris ?

JEROME — Euh, oui. Monsieur Perdeillon n'est pas là ?

EVELYNE — Non.

HERVE — Si, un peu.

EVELYNE — Qui êtes-vous ?

JEROME — Jérôme Brennon.

EVELYNE — Et qu'êtes-vous venu faire ?

JEROME — Je vous l'ai dit. Je suis parti un peu en colère tout à l'heure. Depuis, j'ai réfléchi...

EVELYNE — Vous avez réfléchi et vous vous êtes rendu compte que vous avez laissé un indice sur place !

JEROME — Un indice ? ... Un indice de quoi ?

Evelyne se déplace de sorte que le regard de Jérôme se dirige vers le corps.

JEROME — Hein ? Qu'est-ce que... Qu'est-ce que vous avez fait ?

EVELYNE — Comment ce que j'ai fait ? Ça c'est trop facile, jeune homme !

JEROME — Quoi ? Il est mort ? Vous n'êtes quand même pas en train de m'accuser ?

HERVE — Si, si, je crois que c'est ce quelle fait.

JEROME — Monsieur Perdeillon était en parfaite santé quand je suis parti. Il m'a même flanqué à la porte assez énergiquement si vous voulez savoir.

EVELYNE — Et à quelle heure tout cela est-il sensé s'être produit ?

JEROME — Un peu après midi... J'ai patienté à côté pendant plus de deux heures. Vous êtes même passée devant moi sans me voir au moins trois fois.

EVELYNE — Ce n'est pas une raison pour tuer les gens !

JEROME — Je suis bien d'accord avec vous. Je n'ai tué personne.

EVELYNE — Je dois vous croire sur parole ?

JEROME — Vous croyez que je serais revenu ici si je l'avais tué ?

EVELYNE — Le meurtrier revient toujours sur le lieu du crime.

JEROME — Mais non, ça c'est des conneries.

EVELYNE — C'est comme ça dans tous les ouvrages que nous publions.

JEROME — N'empêche que c'est des conneries.

HERVE — Évidemment que c'est des conneries ! Pourtant... Si s'était vrai... Si le tueur revenait, ma mémoire en ferait peut-être autant. Mais pour l'instant : rien.

EVELYNE — Peut-on savoir ce qui vous permet d'être aussi catégorique ?

JEROME — J'écris, moi aussi, madame.

EVELYNE — Chez quelle maison ?

JEROME — Je ne suis pas encore édité.

EVELYNE — (*ricanement*) D'accord. Un amateur. Le mobile est tout trouvé.

JEROME — Qu'est-ce que vous voulez insinuer ?

EVELYNE — Personne ne veut de votre... prose. Alors vous venez ici réclamer un peu d'attention, de reconnaissance. Hervé, monsieur Perdeillon, commence à s'agacer, vous dit que vous écrivez de la merde, que vous n'avez aucun talent, aucun avenir. Vous perdez votre sang froid. Vous le frappez.

HERVE — Possible.

JEROME — Vous êtes complètement folle !

HERVE — Possible aussi.

EVELYNE — La Police entendra parler de votre présence ici, monsieur... C'est quoi votre nom, déjà ?

JEROME — Je crois que je vais partir. Je trouverai bien un autre éditeur.

HERVE — C'est ça. Tant qu'il y a de la vie...

JEROME — Au revoir, madame.

EVELYNE — Non, non, pas question... vous ne... (*Arnaud reparait*) Arnaud ! Empêchez-le de sortir !

ARNAUD — Holà jeune homme ! Où allez-vous comme ça ?

JEROME — Nulle part on dirait.

EVELYNE — Vous arrivez pile, Arnaud ! Il a quasiment avoué que c'était lui !

ARNAUD — Ah bon, vous avez quasiment avoué ?

JEROME — Vous y croyez sérieusement ?

ARNAUD — Qui êtes-vous ?

EVELYNE — (*se réfugiant derrière Arnaud*) C'est un amateur. Il dit qu'il a patienté deux heures avant de pouvoir parler à

Hervé.

ARNAUD — Ah oui ?

EVELYNE — Mais je ne l'ai pas vu. Je suis sûre qu'il ment !

ARNAUD — Du calme. On peut demander à Caroline.

EVELYNE — Surveillez-le, je vais la chercher !

Elle sort.

HERVE — Tu y crois, toi, Arnaud ? Tu penses qu'il m'a tué ?

ARNAUD — (*tend la main*) Arnaud Villieux.

JEROME — (*un temps avant de la lui serrer*) Villieux... "Rendez-vous mortel". "Randonnée Fatale". "Les Pantoufles de l'Assassin". "La Raçon du Crime".

ARNAUD — Eh oui. C'est moi.

JEROME — Et... "Brutale Agonie".

ARNAUD — ... En effet. Votre nom ?

JEROME — Jérôme...

Retour d'Evelyne.

EVELYNE — Aller, bougez-vous, Caroline. Et arrêtez de pleurnicher.

CAROLINE — Oui, pardon, s'cusez moi. (*elle regarde Jérôme*) Oui, Je le reconnais. Ce monsieur était là ce matin. Et il a attendu au moins une heure et demie que monsieur Perdeillon veuille bien le recevoir.

ARNAUD — Aucun autre détail ?

CAROLINE — C't-à-dire, Monsieur est venu à la porte de son bureau, il m'a souhaité bon appétit et il a fait entrer ce monsieur dans le bureau, quoi.

EVELYNE — Il vous a souhaité bon appétit à ce moment là ?

CAROLINE — Ben oui.

EVELYNE — Vous m'avez dit que la dernière chose qu'il vous avait dite était "bon appétit".

CAROLINE — Oui, c'est ça. Ce monsieur est entré dans le bureau, je suis partie en pause déjeuner... Et quand j'ai revu

monsieur... (*sanglot*) il était là, par terre !

EVELYNE — Arnaud, je vous dis que c'est lui !

ARNAUD — Caroline, allez fermer les portes je vous prie. Restons entre nous. Le coupable est peut-être ici. N'est-ce pas, monsieur Brennon ?

JEROME — Moi, je ne dis plus rien...

ARNAUD — Vous faites bien.

EVELYNE — Il est venu ici effacer ses traces, c'est évident !

ARNAUD — Méfions-nous des évidences, Evelyne. Elles sont les ennemies de la vérité.

JEROME — Jolie formule.

ARNAUD — Merci.

HERVE — Ne me dites pas qu'Arnaud a dans l'idée de mener l'enquête quand même !

ARNAUD — Je vais mener l'enquête.

HERVE — Eh bah tiens !

EVELYNE — Oui ! C'est ça qu'il faut faire.

ARNAUD — Commençons par nous poser les bonnes questions.

HERVE — Ouais, bonne idée.

ARNAUD — Hervé avait-il des ennemis ?

JEROME — Ne me regardez pas en posant cette question. Je le connaissais à peine, moi.

ARNAUD — Evelyne ?

EVELYNE — Pas d'ennemi que je sache. A part son frère bien sûr.

ARNAUD — François ?

EVELYNE — Oh bah, ils ont eu des mots quand même.

ARNAUD — C'est vrai. (*perplexe*) Ils ont même failli se battre.

HERVE — Mais ça remonte à quinze ans !

EVELYNE — Et depuis ils ne s'adressent plus la parole.

ARNAUD — Soit. Cela fait un premier suspect.

HERVE — Suspect, François ? Tu commences mal ton enquête, Arnaud.

EVELYNE — En plus, il travaille tout près d'ici.

ARNAUD — Nous verrons cela. Nous verrons cela. Que chacun s'asseye. En silence. (*retour de Caroline*) Caroline, merci de faire comme les autres. Asseyez-vous en silence.

Il porte à la main une couverture et une sacoche qu'il ouvre. Il en sort une grosse loupe, un long pinceau, un stéthoscope, etc. Il commence à examiner le bureau.

HERVE — Je ne dis pas que j'aurais voulu que la terre s'arrête de tourner à ma mort... Simplement si ça pouvait ne pas tourner au ridicule, ce serait quand même appréciable. Arnaud, arrête ta comédie, tu n'es pas un détective.

EVELYNE — Vous trouvez quelque chose ?

ARNAUD — (*absorbé*) En silence, Evelyne. En silence.

Arnaud continue son inspection puis approche du corps qu'il va recouvrir de la couverture

HERVE — Arnaud Villieux. L'un des tous premiers auteurs de la maison. Mon vieil ami. Tout ce que tu as écrit, je l'ai édité. Tout. Evelyne m'en a fait des scènes ! Jusqu'à ce que ça se vende bien. Et même mieux que bien. Ça ne vole pas toujours très haut, admettons-le, c'est jamais très fin, mais tu as un style. Et des admirateurs. Du coup maintenant Evelyne ne jure plus que par toi. Et par Rieux évidemment. Nicolas Rieux, notre tête de pont, ta tête de Turc. Il est traduit en vingt huit langues, adapté au cinéma, à la télé, joué au théâtre... Ton Commissaire Fourniac n'a encore jamais eu ces honneurs. Je sais bien que ça te mine, que tu sens que ton filon s'épuise, que tu rêves de jouer Fourniac sur grand écran. Pour autant tu n'es pas obligé de te prendre pour lui et de faire toutes ces simagrées autour de mon cadavre.

ARNAUD — C'est bien ce qu'il me semblait.

EVELYNE — Quoi ?

CAROLINE — Dites !

- ARNAUD** — Aucune trace !
- EVELYNE** — Aucune ?
- JEROME** — Et sur la statuette ?
- ARNAUD** — Finement observé, jeune homme. Examinons la statuette.
- HERVE** — (*regardant Jérôme*) Et vous ? Vous êtes qui vous ? Je ne vous connais pas, vous venez me voir, nous nous disputons et on me retrouve mort. Avouez qu'il y a de quoi se poser des questions.
- ARNAUD** — (*extrayant quelque chose avec une longue pince*) Hum. Ma foi, je vois ici une fibre... Le meurtrier devait porter des gants pour éviter de laisser ses empreintes.
- JEROME** — Des gants ou un mouchoir.
- ARNAUD** — Oui. Un mouchoir ou des gants.
- EVELYNE** — Oh bravo, Arnaud !
- CAROLINE** — Oui, c'est... Bravo monsieur Villieux !
- EVELYNE** — (*à Jérôme*) Videz vos poches, vous !
- JEROME** — Pardon ?
- EVELYNE** — Voyons si vous n'avez pas un mouchoir.
- ARNAUD** — Ou des gants.
- JEROME** — (*Il s'exécute, ses poches sont vides*) C'est assez fatigant d'être soupçonné.
- HERVE** — Oui. Même pour les coupables.
- EVELYNE** — Il a dû s'en débarrasser. Il devait y avoir du sang dessus.
- ARNAUD** — Ne tirez pas de conclusion hâtive, Evelyne. On pourrait croire que vous cherchez à l'accuser à tout prix.
- EVELYNE** — Comment ?
- ARNAUD** — Ne le prenez pas mal, Evelyne. Surtout. Mais il ne faut pas oublier le triptyque du crime.
- JEROME** — Très bon titre ça, le Triptyque du Crime.
- ARNAUD** — En effet. Je vous serai reconnaissant de me le laisser.

- JEROME** — Si vous insistez.
- CAROLINE** — Le triptyque du crime, c'est quoi ?
- HERVE** — Ouais, j'aimerais savoir.
- ARNAUD** — Pour commettre un crime, il faut nécessairement rassembler trois éléments : Premièrement, l'arme du crime. En l'occurrence elle était déjà sur place, bien en évidence, et elle y est restée. Même quelqu'un qui ne connaît pas les lieux aurait pu l'utiliser. Deuxièmement, le mobile. En la matière, il est préférable de se montrer prudent, parce que nous ne connaissons pas tout de la vie de Hervé, ni toutes ses fréquentations.
- HERVE** — Dans vingt secondes, ça va être de ma faute !
- CAROLINE** — Alors on saura jamais qui a fait ça !
- ARNAUD** — Peut-être que si, Caroline.
- JEROME** — Et oui, car il reste le troisième élément du triptyque.
- ARNAUD** — Merci pour cette intervention, monsieur Brennon. Le troisième élément du triptyque, le plus crucial dans cette affaire : l'occasion. Il fallait que le meurtrier puisse matériellement se trouver dans ce bureau et en ressortir sans être vu ou sans attirer l'attention ou en faisant croire que Hervé était toujours en vie après son passage.
- JEROME** — Ce qui inclut tout le monde ici.
- CAROLINE** — Ah non, pas moi !
- EVELYNE** — Non mais dites ! Vous vous croyez au dessus du lot ? Ce serait bien la première fois.
- HERVE** — Eh bien bravo Arnaud. A t'écouter, te voilà en présence d'une petite collection de suspects.
- JEROME** — Combien y a-t-il d'issues à ce bureau ?
- ARNAUD** — Veuillez être assez gentil pour me laisser poser ce genre de question, jeune homme. J'ai soixante cinq ouvrages à mon actif.
- JEROME** — Je m'incline.
- ARNAUD** — Hem. Combien y a-t-il d'issues à ce bureau ?

- CAROLINE** — Bah c't-à-dire... La porte qui donne sur le hall. Et puis celle-ci (*de l'autre côté de la scène*) Elle donne sur un escalier de service, mais on ne s'en sert jamais.
- ARNAUD** — Fermée à clef ?
- EVELYNE** — Évidemment.
- ARNAUD** — Qui a la clef ?
- CAROLINE** — Monsieur Perdeillon en a une dans son bureau. Et puis il y a un double dans une petite boîte accrochée au dessus du mien.
- ARNAUD** — Deux clefs. Deux clefs, c'est tout ?
- HERVE** — Mais enfin Arnaud, tu connais la maison aussi bien que n'importe qui ! Ne sois pas ridicule.
- ARNAUD** — Alors ? Répondez-moi.
- EVELYNE** — A ma connaissance il n'y a que deux clefs.
- ARNAUD** — (*Il va vérifier la porte*) Elle n'est plus verrouillée !
- EVELYNE** — Mais enfin, elle l'était ! Elle l'est toujours.
- ARNAUD** — Oui mais elle ne l'est plus, Evelyne.
- JEROME** — Cela ne veut pas forcément dire que le meurtrier soit passé par là
- EVELYNE** — Ah non ? Et par où êtes-vous passé alors ?
- ARNAUD** — Evelyne, s'il vous plaît. Selon toute vraisemblance, c'est l'assassin qui a ouvert cette porte, qui, en temps ordinaire, est toujours verrouillée. Pour cela, il devait avoir la clef. (*surjoué*) C'est-à-dire, soit la clef de Hervé qu'il gardait dans son bureau, soit... Soit la clef qui se trouve dans une boîte suspendue au dessus du bureau du secrétariat dans la pièce d'à côté.
- HERVE** — (*affligé*) Oh, le niveau !
- ARNAUD** — Deux possibilités.
- EVELYNE** — Trois. Comme l'a suggéré ce monsieur, il a pu passer par l'autre porte pendant que Caroline et moi étions parties déjeuner.
- JEROME** — C'est malheureusement vrai. Il n'avait plus qu'à

utiliser la clef qui se trouve ici pour s'enfuir tout en la remettant en place, ou bien pour laisser une fausse piste.

EVELYNE — (*révoltée*) Mais pour ça il faudrait connaître très bien les lieux. Impensable.

Moment de silence un peu trop dense.

HERVE — Je ne sais pas si c'est impensable... Mais j'y pense de plus en plus.

ARNAUD — Vous avez déjeuné avec quelqu'un, Evelyne ?

EVELYNE — (*encore tremblante*) Quelle question ! Je suis allée m'acheter un sandwich au petit snack qui fait l'angle de la rue.

ARNAUD — Seule.

EVELYNE — Oui, seule !

ARNAUD — Et vous, Caroline ?

CAROLINE — Moi j'ai fait mon footing dans le parc, comme tous les deuxièmes mardis du mois.

ARNAUD — Seule ?

CAROLINE — Bah c't-à-dire, heu... En fait j'ai commencé avec Amandine, mais comme elle court les deuxièmes mardis mais aussi les premiers lundis et les troisièmes jeudis, elle est beaucoup plus forte que moi, forcément. Alors elle m'a semée.

ARNAUD — Et vous avez finie seule.

CAROLINE — Oui c'est ça.

JEROME — Et vous, monsieur Villieux ?

ARNAUD — Moi ? J'étais chez moi, monsieur Brennon. Je terminais de retravailler un texte que j'étais venu récupérer ce matin même.

JEROME — Seul, je suppose ?

ARNAUD — Comme vous, non ?

Jérôme acquiesce.

HERVE — Oh, c'est pas vrai ! Aucun alibi... C'est pas

impensable aussi, ça, Evelyne ?

ARNAUD — Remarquez bien que toutes ces questions n'avaient d'autre but que de vous troubler.

CAROLINE — Ah ?

ARNAUD — Je voulais voir vos réactions parce que j'entends bien résoudre le meurtre de mon meilleur ami avant que la Police ne débarque.

EVELYNE — Et pour ça vous n'avez pas d'autre stratégie que nous troubler ?

ARNAUD — Vous êtes nerveuse, Evelyne, mais faites-moi un peu confiance. Peu importe que vous ayez mangé votre sandwich seule ou que Caroline ait été semée pendant sa course à pied. Car en effet le meurtre a eu lieu... (*très long silence*)... À treize heures quarante cinq.

CAROLINE — Ah d'accord.

EVELYNE — Comment en arrivez-vous à cette conclusion ?

ARNAUD — Je vais vous le dire, Evelyne. C'est très simple.

Il revient vers la couverture qui couvre le corps et en soulève en coin. Il en sort une montre qu'il a retiré au poignet de Hervé. Le fantôme se tâte le poignet : sa montre a disparu.

HERVE — Ma montre !

ARNAUD — Très simple. Le choc a brisé le verre.

HERVE — Oh, merde. Ma montre !

JEROME — La montre s'est donc arrêtée.

ARNAUD — Précisément, monsieur Brennon. Elle s'est arrêtée afin de nous dévoiler l'heure exacte de cet horrible crime.

CAROLINE — Vous avez dit treize heures quarante cinq, là je vois treize heures quarante.

ARNAUD — Hem. Oui, mais Hervé faisait toujours avancer sa montre de cinq minutes.

HERVE — N'importe quoi.

CAROLINE — Vous êtes sûr ? Non, parce que si on retire cinq

minutes, ça fait...

ARNAUD — Peu importe ! L'essentiel est là : à treize heures quarante ou quarante cinq, vous, Evelyne, étiez de retour dans ce bureau, n'est-ce pas ?

EVELYNE — Oui...

ARNAUD — Et vous, Caroline, vous étiez là aussi.

CAROLINE — J'étais un petit peu en retard, mais à quarante j'étais là !

ARNAUD — Il fallait donc nécessairement que le meurtrier passe par cette deuxième porte.

JEROME — Et vous, monsieur Villieux ?

ARNAUD — Pardon ?

JEROME — A treize heures quarante cinq, où vous trouviez-vous ?

ARNAUD — A quelques rues d'ici, dans une librairie. Je suis ensuite venu directement ici.

JEROME — Une preuve ?

EVELYNE — C'est vous qui menez l'enquête maintenant ?

ARNAUD — On m'y a vu, jeune homme. Et j'ai réglé un achat par carte bancaire.

JEROME — Très convaincant.

ARNAUD — Épargnez-moi ce genre de remarque et dites-nous où vous étiez, vous.

EVELYNE — Il n'a aucun alibi, c'est sûr !

JEROME — J'étais à la gare pour rentrer chez moi quand je me suis dit que c'était idiot de partir sur un malentendu. Je n'ai pas pris mon train, je suis revenu jusqu'ici à pied. Il m'a fallu vingt minutes.

EVELYNE — Que vous dites ! Vous n'avez aucun témoin !

JEROME — A n'importe quel moment l'une de vous aurait pu discrètement passer par cette porte secondaire, tuer monsieur Perdeillon et s'en retourner à ses petites affaires.

CAROLINE — Ca va pas, non ?

ARNAUD — Ne nous énervons pas.

HERVE — Mon dieu qu'ils sont sinistres. Non mais sérieusement je commence à me dire qu'ils seraient tous capable de l'avoir fait. Mais pour quelle raison ?

CAROLINE — (*qui entend la voix de Hervé de plus en plus distinctement*)
Vous... Vous avez entendu ?

EVELYNE — Non.

JEROME — Entendu quoi ?

CAROLINE — Comme une voix...

Entrée d'Elise.

Scène 5

Hervé, Jérôme, Evelyne, Arnaud, Caroline, Élise.

CAROLINE — Madame Perdeillon !

ÉLISE — (*très pâle, émue, sa voix tremble de rage ? de peine ?*) Où est-il ?

ARNAUD — Élise, je suis vraiment navré...

ÉLISE — Laissez-moi où est-il ? Où est...

Elle avance vers la couverture, de plus en plus lentement.

HERVE — Ma chérie. Mon épouse. Élise. Peut-être la personne au monde qui déteste le plus les livres. Ce n'est pas que tu n'aimes pas lire. Au contraire. Tu lisais beaucoup avant. Et puis j'ai ouvert ma maison, tu as continué à lire, et même à me donner un avis sur les textes que je recevais. Et puis... Tu as commencé à avoir honte. Je m'en rends compte. Honte de ce que j'étais, honte de mes fréquentations. Tu avais honte de ce que j'étais devenu, honte de nous.

ÉLISE — (*à genoux devant le corps, elle n'ose pas le toucher*) C'est pas vrai...

HERVE — Mais si c'est vrai. Mais moi je t'aimais quand même.

Entre eux s'installe un quiproquo puisqu'il est évident que ce n'est pas à Hervé qu'Élise s'adresse et que ses mots et sentiments sont compris de travers par ce dernier.

ÉLISE — (*en proie à la douleur*) Pourquoi ?

HERVE — J'en sais rien moi ! Pourquoi on aime ? Je crois que quand on commence à se poser la question c'est qu'on est plus vraiment en état de comprendre la réponse. C'est pas mal ça comme pensée, ça, non, tu ne trouves pas ?

ÉLISE — (*elle a relevé un coin de la couverture pour voir son visage*) Quelle horreur !

HERVE — Tu as toujours été très dure dans tes jugements. En ce qui me concerne, tu m'as aimé juste assez pour ne pas pouvoir me juger pendant un temps. Et puis, les années

aidant, le rapport de force ne jouait plus en ma faveur. Ton esprit critique a repris le dessus.

ÉLISE — Mais comment est-ce possible ?

HERVE — Parce que c'est comme ça que tu fonctionnes, Élise. Je l'ai accepté. Je ne dis pas que ça a été facile, mais j'ai accepté que tu tiennes moins à moi qu'à tes exigences. C'est déjà ça, remarque. Au moins tu ne m'as pas délaissé pour un autre homme.

ÉLISE — (*dévisageant les autres*) Qui ?!

HERVE — Pour personne, je viens de te le dire. Tu m'écoutes ou pas ?

JEROME — Calmez-vous madame. Vous voulez un verre d'eau... un biscuit ?

HERVE — Hé dites, ça vous dérangerait de me laisser parler avec ma femme ?

ÉLISE — Laissez-moi ! Qui a fait ça ? Qui ?

CAROLINE — On sait pas !

ARNAUD — Nous cherchons.

EVELYNE — Monsieur Villieux mène l'enquête.

HERVE — Ouais, d'accord. Elle ne m'a pas entendu, quoi. Pas un mot.

ÉLISE — (*revenant vers le corps*) Je ne veux pas critiquer, mais j'aurais davantage confiance en un policier. Même un stagiaire. Qu'est-ce que c'est que ça ? (*elle a trouvé quelque chose sous la couverture*)

ARNAUD — Montrez-moi ça ! (*Il accourt*) C'est une clef ! (*long silence*) La clef de la porte de service !

EVELYNE — Vous êtes sûr ?

ARNAUD — ... En fait, non.

CAROLINE — (*s'approche*) Si, c'est bien ça. Normalement c'est celle qui est dans la boîte au dessus...

ARNAUD — Dans la boîte au dessus du bureau du secrétariat ! Quelle conclusion pouvons-nous en tirer ? (*silence, Jérôme*)

lève le doigt) Non, pas vous. *(re-silence)* Alors ? Personne ne trouve ?

HERVE — Si, moi je crois que j'ai trouvé...

ARNAUD — Cela signifie tout simplement que le meurtrier est forcément dans cette pièce en ce moment même !

CAROLINE — Ooh !

JEROME — Ou qu'on veut nous le faire croire...

Élise s'évanouit. Jérôme va la soutenir et l'amener vers un fauteuil.

HERVE — Mais il va arrêter un peu avec ma femme, celui-là ! Mon corps n'est même pas encore froid !

EVELYNE — C'est terrifiant ce que vous dites, Arnaud.

ARNAUD — Oui.

CAROLINE — Mais comment vous en arrivez à cette conclusion ?

ARNAUD — La clef n'était pas auprès du corps tout à l'heure. Je l'ai examiné, je vous l'affirme, elle n'y était pas. Or, Élise l'y a trouvée presque tout de suite.

CAROLINE — Mais c'est peut-être elle qui l'a mise là.

ARNAUD — Possible, Caroline.

JEROME — Sauf que nous nous sommes approchés du corps à un moment ou à un autre, tous autant que nous sommes.

HERVE — Je suis sûr que c'est lui qui m'a tué ! J'en mettrais ma tête à couper.

CAROLINE — Vous n'avez pas entendu... ?

JEROME — *(montrant Élise)* Elle se réveille !

ARNAUD — Il faut de l'eau. Et une serviette humide. Caroline, s'il vous plaît.

CAROLINE — Non.

EVELYNE — Non ?

CAROLINE — Non, moi je ne vais nulle part toute seule.

ARNAUD — Pourquoi ?

CAROLINE — Dans tous les films c'est pareil, les gens se séparent et ils se font zigouiller un par un. Y'a pas écrit victime consentante là, non ?!

JEROME — J'y vais.

CAROLINE — Et pis y a pas que ça... J'ai l'impression que vous n'entendez rien. Mais moi j'entends.

EVELYNE — Qu'est-ce que vous racontez ?

CAROLINE — J'entends sa voix, madame Lorchat.

ARNAUD — Vous entendez qui ?

CAROLINE — ... Lui. Je l'entends lui, sa voix, comme s'il était là... Il a pas l'air content.

EVELYNE — Non mais quoi, vous voulez un congé maladie, c'est ça ?

HERVE — Vous m'entendez vraiment ?

CAROLINE — Ça recommence.

ARNAUD — Qu'est-ce qui recommence ?

CAROLINE — Il me parle. Il sait que je l'entends.

ARNAUD — Ce n'est pas possible, Caroline. Vous êtes en état de choc, c'est tout.

CAROLINE — Non, je crois que le choc est passé. Justement.

HERVE — *(voix ténébreuse)* Caroline !

CAROLINE — Oh là là, il parle avec une grosse voix.

EVELYNE — Quelle comédienne, celle-là !

HERVE — Caroline, j'ai une question !

CAROLINE — Ah ?

HERVE — Pourquoi m'avez-vous tué ?

Jérôme est de retour avec une serviette. Caroline s'évanouit. Il hausse les épaules, fait demi-tour.

JEROME — Je vais en prendre une deuxième.

HERVE — *(regardant Caroline dont on s'occupe comme d'Élise tout à l'heure)* Je ne suis pas certain de savoir ce qu'il faut que je

déduise de ça.

NOIR

ACTE 2

Scène 1

Tout les six.

Les personnages sont installés dans le bureau, loin du corps. Caroline garde deux index profondément enfoncés dans ses oreilles. Hervé est assis mollement sur son bureau.

ÉLISE — Non, non et non ! Ce que vous dites est tout simplement inacceptable !

ARNAUD — Oui mais c'est irréfutable.

EVELYNE — Vous êtes suspecte autant que tout le monde !

JEROME — C'est vous qui avez trouvé la clef...

ÉLISE — Ah oui ? Je serai assez bête pour la trouver si c'est moi qui l'avais cachée là !

ARNAUD — Ça c'est déjà vu.

JEROME — «Octobre macabre», par exemple. D'Arnaud Villieux. Une enquête échevelée à cause d'une veuve qui était à l'origine de tous les indices, même ceux qui l'incriminaient.

ÉLISE — (*méprisante*) Désolée. Je ne l'ai pas lu.

HERVE — Enfin une phrase dont je peux dire que je sais que c'est vrai.

ARNAUD — Maintenant asseyez-vous et laissez-moi réfléchir.

HERVE — S'il faut attendre que tu réfléchisses, on a du temps à tuer. (*Il s'approche d'eux*) L'un d'entre vous... C'est pas croyable ça. Et si ça n'était pas ce petit con ? (*Se rapproche de Jérôme*) Après tout, si c'était toi, tu ferais bien mieux de te tirer d'ici vite fait, tu crois pas ? Mais non, tu restes là, tu prends tes aises, tu observes. Pas très normal, ça. Est-ce qu'un innocent se comporterait ainsi ? Pas sûr non plus. Alors quoi, tu veux en tirer un roman ?

EVELYNE — On ne va quand même pas rester là sans rien faire alors qu'il y a un assassin ici ! Je propose que nous allions tous en bloc au commissariat !

JEROME — Et après ? Nous demandons à être tous incarcérés ? Par sécurité ?

HERVE — Evelyne. Tu es nerveuse, tu es tendue, tu cherches à cacher quelque chose. Un coup de statuette en bronze dans la figure, c'est un peu trop primaire pour te ressembler, mais... Nous ne sommes pas maîtres de nos pulsions, n'est-ce pas ?

ARNAUD — Il y a un moyen d'éclaircir la situation. Je ne dis pas de trouver le coupable... J'ai pu me tromper.

ÉLISE — Ah !

ARNAUD — Mais je tiens à ce que tout le monde reste là. Pour une reconstitution.

HERVE — Mais bien sûr.

ÉLISE — Vous allez arrêter vos conneries ! Vous n'êtes pas un policier. Vous n'êtes même pas un romancier, minable tâcheron !

EVELYNE — Élise ! Mais enfin ! Nous sommes tous éprouvés mais...

ÉLISE — Ta gueule ! C'est moi la veuve ici, d'accord ? La considération, l'admiration feutrée et les condoléances, c'est à moi qu'on les doit. Et si quelqu'un ici devait entendre la voix de mon mari mort, ce serait moi, c'est bien compris ?

CAROLINE — (*encore les doigts dans les oreilles*) Hein ? (*elle les retire*) Pardon, vous disiez ?

HERVE — Elle avait pas ce caractère là quand je l'ai épousée... Je crois en tout cas.

Caroline se rebouche aussitôt les oreilles, naturellement.

ÉLISE — Je vais appeler les pompes funèbres pour qu'ils emmènent le corps de mon mari. Cette farce a assez duré !

- EVELYNE** — Et détruire les preuves ?
- JEROME** — Ce n'est pas raisonnable, madame Perdeillon.
- ARNAUD** — Vous n'avez pas le droit, Élise.
- ÉLISE** — Et pourquoi ?
- ARNAUD** — Faut-il que je sois franc avec vous ?
- ÉLISE** — Pourquoi ? Vous ne l'êtes pas habituellement ? Laissez-moi vous mettre à l'aise. Vous êtes le degré zéro de l'esprit créatif, une tache de vin rouge sur la nappe de l'arrière cuisine de la littérature. Vous n'avez aucune classe, aucune imagination, aucun élan intérieur. Vous écrivez au kilomètre comme d'autres produisent du PQ. Vous êtes navrant et je vous conchie. Si vous vous sentez capable d'autant de franchise, je vous accorde trois minutes avant de m'en aller d'ici.
- ARNAUD** — (*encaissant*) Quel charmant visage vous nous offrez, Élise. Vous vous imaginez peut-être que nous ignorons que votre couple n'est plus ce qu'il était. Hervé ne rentre plus le mercredi midi pour déjeuner avec vous.
- ÉLISE** — Ça fait longtemps !
- ARNAUD** — Oui. En effet. Il ne nous parle plus de vous, des voyages que vous projetez. Parce que vous ne voyagez plus.
- ÉLISE** — Et alors ?
- ARNAUD** — Patience. Il me reste deux minutes trente. Vous deviez aller au théâtre ce soir. Mais vous avez dû annuler parce qu'il n'a pas pu avoir les places.
- ÉLISE** — Quel enquêteur vous faites !
- ARNAUD** — Vous lui avez téléphoné ce matin.
- ÉLISE** — Oui, ça m'arrive. C'est mon mari.
- ARNAUD** — Il se trouve que j'étais ici même à ce moment-là. Vous n'avez pas été très aimable. Vous étiez très remontée, car Hervé vous avait dit qu'il avait récupéré les places et puis au dernier moment il vous dit qu'en fait il ne s'en était pas occupé, qu'il avait dit ça pour avoir la

paix. Vous avez exigé qu'il se débrouille pour en obtenir.
Pour ce soir. Vous êtes exigeante.

ÉLISE — Et alors ? Il a des relations !

ARNAUD — Oui, j'y viens.

HERVE — Heu... Attends, attends, il y a des petits détails qui me reviennent, là mon vieux, j'aimerais autant que...

ARNAUD — Figurez-vous que dans le premier tiroir du bureau se trouvent deux billets de théâtre.

ÉLISE — Eh bien, vous voyez !

ARNAUD — Je les vois, oui. Seulement, je les vois dans leur enveloppe bleue depuis une semaine déjà. Il vous a menti. Il vous a menti pour une seule raison logique : il allait au théâtre, mais pas avec vous.

HERVE — Vouï, c'est ça, c'est ce qu'il me semblait. Tu peux t'arrêter là mon vieux.

ARNAUD — Et vous l'avez appris.

ÉLISE — Hein ?

ARNAUD — Vous l'avez appris d'une manière ou d'une autre. C'est un mobile fort répandu pour le meurtre Élise ; juste après le profit : la jalousie.

ÉLISE — (*glaciale, voix plus basse*) Vous vous croyez malin ? Vous pensez que je n'étais pas au courant depuis longtemps ?

ARNAUD — Je ne crois rien. J'observe.

ÉLISE — Eh bien je le savais !

HERVE — Mais non tu ne savais pas.

ÉLISE — Je le savais. (*elle va s'asseoir, accablée*) J'ai testé pour voir jusqu'où il me mentirait, si finalement il déciderait d'y aller avec moi...

ARNAUD — Mais ce n'est pas ce qu'il a fait. Il ne vous a pas choisie.

ÉLISE — Évidemment, bougre d'âne ! Il est mort avant !

HERVE — Tiens. Là, elle a raison. Ça se tient. Pendant un

moment j'ai cru que j'avais été tué par ma femme. Ça m'aurait fichu un coup quand même.

JEROME — Bon, si nous passions à ces reconstitutions ?

ARNAUD — J'allais le dire !

EVELYNE — Et comment procède-t-on ?

ARNAUD — Nous remettons le bureau en ordre. Rangez donc ces livres s'il vous plaît.

HERVE — Oui, bon OK, j'ai une maîtresse... Enfin j'en avais une. Quoi, c'est un péché ?

ARNAUD — Il n'y a rien là bas, j'ai déjà regardé. Caroline. Caroline ? Ôtez donc vos doigts de vos oreilles.

CAROLINE — Quoi ?

ARNAUD — Nous allons commencer par vous.

CAROLINE — Commencer quoi ?

ARNAUD — La reconstitution.

CAROLINE — Ah ? Et ça veut dire quoi au juste ?

ARNAUD — Nous allons revenir un peu plus tôt dans la journée, vers treize heures trente.

CAROLINE — Juste avant le meurtre, alors ?

ARNAUD — En effet. C'est plus pratique pour reconstituer un meurtre de commencer un peu avant qu'il se produise. Vous ne trouvez pas ?

CAROLINE — Oh, si.

ARNAUD — Tout est en place ? Écartez-vous. Donc, Caroline, vous dites être partie faire du jogging. Très bien. On vous y aura vu. Vous rentrez ensuite au bureau, vous vous mettez à travailler comme si de rien n'était. Et puis vous cognez à cette porte.

CAROLINE — Ah bon ?

ARNAUD — Oui.

CAROLINE — Et... Et qu'est-ce que j'aurais fait ?

ARNAUD — Une fois entrée, sachant que la double porte de ce

bureau évite toute fuite acoustique, vous vous seriez avancée vers le bureau d'Hervé. Et là. Là, vous lui auriez dit :

Scène 2

Hervé, Caroline, Arnaud (+les autres).

Hervé a pris place au bureau pendant l'échange. La lumière change. Nous sommes en reconstitution. Hervé est installé à son bureau, penché sur un dossier.

CAROLINE — M'sieur Perdeillon.

HERVE — Hum ? Vous avez fini le courrier que je vous ai demandé ?

CAROLINE — ... Presque.

HERVE — Alors dépêchez-vous, j'aimerais qu'il parte assez vite. Ça concerne les droits du prochain Rieux.

CAROLINE — Oui, mais enfin... C't-à-dire... J'aurais aimé vous parler.

HERVE — Vous avez un souci ?

CAROLINE — Pas vraiment, non. C't-à-dire. C'est embarrassant.

HERVE — Très bien. Je n'en parlerai à personne.

CAROLINE — Oui, je sais. C'est embarrassant pour vous, c'est ça j'veux dire.

HERVE — Embarrassant pour moi ?

Le téléphone sonne.

CAROLINE — Oh bah répondez, je peux attendre un p'tit peu. (*elle va flâner de l'autre côté du bureau, comme si elle n'entendait rien*)

HERVE — Allô. Oui Élise. Non. Écoute, j'ai fait mon possible. Arrête de crier. (...) De toute façon ce soir j'ai du travail. J'ai un dossier à revoir pour une traduction en luxembourgeois... Eh bien nous irons un autre jour. (...) Non. Non. Élise, je n'ai vraiment pas le temps de t'écouter me faire une scène, j'ai du travail ! Il faut que tu comprennes que... Merci d'avoir raccroché.

CAROLINE — Vous... Vous avez fini ?

HERVE — Ça se voit, non ? Si on en revenait à cet embarras.

CAROLINE — Vous savez, moi, je n'aime pas les indiscretions. Je suis pas du genre à écouter tout ce qui se dit.

- HERVE** — Je vous crois, en règle générale vous n'écoutez rien du tout.
- CAROLINE** — C'est pour ça que... J'ai été un peu choquée l'autre jour quand, par mégarde, j'ai entendu votre conversation téléphonique.
- HERVE** — Par mégarde ?
- CAROLINE** — J'ai vu que vous étiez en ligne sur le standard. J'ai appuyé sur un bouton.
- HERVE** — D'accord. Par mégarde, donc.
- CAROLINE** — Je me rends bien compte que vous n'aimeriez pas que tout le monde sache que vous trompez votre femme. (*silence*) C'est pas vrai ?
- HERVE** — Continuez.
- CAROLINE** — Alors moi j'aimerais beaucoup garder le secret, mais...
- HERVE** — Je m'attendais à ce que vous disiez mais à la fin de ce genre de phrase.
- CAROLINE** — Bon. Tant mieux. Le problème, hein, c'est que je ne suis pas très douée pour garder un secret. Je crois que j'aurais besoin d'être euh...
- HERVE** — Stimulée ?
- CAROLINE** — Voilà !
- HERVE** — Par de l'argent.
- CAROLINE** — Bah si vous proposez.
- HERVE** — Stimulée par l'idée du chômage aussi. Ce n'est pas stimulant ça ?
- CAROLINE** — Hein ?
- HERVE** — Par exemple ceci : si vous faites allusion à cette affaire, je vous vire, avec pertes et fracas, de sorte que pour retrouver un emploi comme le votre vous devrez quitter la région. C'est stimulant ce genre de chose.
- CAROLINE** — C't-à-dire... C'est pas comme ça que je voyais les choses.

HERVE — Oui, mais ça c'est parce que votre vénalité et votre malice ne vous empêchent pas d'être une conne.

CAROLINE — Hé ho ! Vous m'insultez pas comme ça, okay ! C'est pas moi le mari infidèle ici.

HERVE — Alors maintenant ma petite Caroline, vous me terminez cette lettre et vous la bouclez !

CAROLINE — (*elle empoigne la statuette*) Vous me parlez pas comme ça !

HERVE — (*consterné*) Non mais quoi, maintenant ? Qu'est-ce vous comptez faire avec cette...

Et VLAN, elle lui défonce le crâne. Il s'écroule. Elle laisse tomber la statuette, commence à s'agiter.

ARNAUD — Et là, vous vous dites que vous avez fait une grosse boulette. Et votre cerveau, étonnamment, se met à tourner à cent à l'heure ! Fort heureusement, il vous arrive de lire les polars que la maison édite : vous savez quelles précautions prendre. Vous mettez un peu de désordre dans le bureau et vous vous souvenez de la deuxième porte... Vous allez très vite prendre la clef, vous ouvrez la porte, vous retournez dans votre bureau, terminer un courrier bourré de fautes. Si, il est bourré de fautes, ne dites pas le contraire, vous l'avez laissé tomber très judicieusement par terre quand vous avez feint de découvrir le corps et je l'ai parcouru tout à l'heure... De retour ici, il ne vous reste plus qu'à alerter tout le monde, à crier, à pleurer, à prétendre que vous entendez son fantôme.

CAROLINE — C'est pas vrai !

JEROME — Il y a une faille.

EVELYNE — Moi je n'en vois aucune !

JEROME — Elle avait tout le temps de déposer la clef auprès du cadavre avant que nous arrivions.

EVELYNE — Elle aura oublié. Il faut toujours qu'elle oublie quelque chose.

HERVE — (*Roule sur le côté*) Ça me paraît pas crédible, moi. (*se*

relevant) C'est bon, Caroline, je ne pense pas que vous m'ayez tué.

CAROLINE — Oh ! Oh ! Monsieur Perdeillon vient de me parler. Il dit que ce n'est pas moi qui l'ai tué.

Regards.

EVELYNE — Moi, je crois sincèrement qu'elle a oublié cette clef. C'est dans sa nature.

ÉLISE — A vous entendre, Evelyne, il n'y a que des assassins ici. Quand ce n'est pas ce jeune homme, c'est Caroline. Vous voyez donc le mal partout.

EVELYNE — J'ai une bonne vue, madame Perdeillon. Et vous avez eu tort de vous mettre hors du lot, je crois que vous auriez fait une excellente meurtrière.

ÉLISE — *(ricanement rauque)* Salope !

EVELYNE — Mais je vais lui claquer sa mouille à cette connasse !

Jérôme doit l'empêcher de se jeter sur Élise qu'Arnaud amène un peu plus loin. Il se retourne.

ARNAUD — Evelyne ! Evelyne voyons, ne soyez pas si passionnée ! Je ne vous reconnais plus.

EVELYNE — Ah bon ? Vous ne me reconnaissez plus ? Mince ! Parce que nous me connaissez peut-être !

ARNAUD — Je crois.

EVELYNE — La situation a l'air de vous faire tellement plaisir. L'homme qui est mort, là, était vraiment votre ami ?

ARNAUD — *(encaïssé)* Je ne m'amuse pas ici. Ne vous en prenez pas à moi Evelyne. Je n'y suis pour rien si Hervé n'a jamais répondu à vos sentiments.

CAROLINE — Hein ?! Bah ça !

ÉLISE — J'aurais du y penser !

EVELYNE — *(assassine)* Vous dites n'importe quoi !

HERVE — Evelyne ? Des sentiments ? Des sentiments, Evelyne... Il y a quelque chose qui cloche. Je n'arrive pas à mettre ces mots dans la même phrase.

- JEROME** — Si nous passions à la reconstitution de ce qui aurait pu se passer avec madame Lorchat ?
- ARNAUD** — Oui ! Vous êtes agaçant à toujours vouloir prendre des initiatives, vous savez ça ? Faites donc un peu de rangement !
- HERVE** — Evelyne. Des sentiments. Allons, soyons sérieux.
- CAROLINE** — Vous en faites pas, madame Lorchat, monsieur Perdeillon il dit qu'il y croit pas du tout à vos sentiments.
- ARNAUD** — Il est treize heures trente... un peu plus même. Caroline s'est absentée pour poster un courrier important concernant les droits d'auteur de...
- JEROME** — De Nicolas Rieux.
- ARNAUD** — Oui merci, je sais ! Vous entrez dans ce bureau. Hervé est justement au téléphone, mais vous entrez quand même, parce que vous avez des choses à dire.

Scène 3

Hervé, Evelyne, Arnaud, Élise (+les autres).

EVELYNE — Je ne dérange pas ?

HERVE — Hum ? Non, non...

ÉLISE — (*au téléphone*) A qui tu parles ?

HERVE — A Evelyne. Je suis au bureau, Élise. Il m'arrive de discuter un peu avec les gens.

ÉLISE — Avec Evelyne aussi ?

HERVE — Oh écoute, tu dis ça sur un ton...

ÉLISE — Bon alors, tu as téléphoné à tes amis, tu as fait ce qu'il fallait ? Nous avons ces places de théâtre ?

HERVE — Non. Je t'ai dit non. Et maintenant c'est trop tard.

ÉLISE — Eh oui. Maintenant c'est trop tard. Si tu avais fait les choses en temps et en heure, nous n'en serions pas là. Tu m'as menti.

HERVE — Oui mais c'est parce que je voulais avoir la paix. Je suis désolé, d'accord ? Arrête de m'en vouloir. Je m'en veux déjà assez.

ÉLISE — Tu t'en veux ? Mais voyons il n'y a aucune raison. Il n'y a aucune raison, n'est-ce pas ?

HERVE — ... Nous pourrons y aller un autre soir.

ÉLISE — Oui mais il vaudrait mieux que ce soit moi qui organise.

HERVE — Voilà. Très bonne idée.

ÉLISE — Bien. Puisque tu le dis. Ne travaille pas trop tard.

HERVE — Je... Non. Enfin, j'ai quand même pas mal de choses...

ÉLISE — Au revoir.

Elle raccroche.

HERVE — (*donnant le change pour Evelyne*) C'est ça, oui. Bien, je suis content alors. Bisou. (*il raccroche*) Tu voulais me voir, Evelyne ?

- EVELYNE** — Oui.
- HERVE** — J'ai donné mes premières critiques à Arnaud ce matin. On aura le texte définitif dans une semaine. La maquette de couverture a été actée.
- EVELYNE** — Bien.
- HERVE** — Et j'ai envoyé le courrier dont on avait parlé pour l'adaptation ciné.
- EVELYNE** — Oui, je sais.
- HERVE** — Voilà. Et là, figure-toi que j'ai sous les yeux un texte pas mal du tout, signé par un certain Luc...
- EVELYNE** — (*abrupte*) Tu peux oublier cette maison d'édition pendant quelques secondes ?
- HERVE** — Qu'est-ce qui se passe ?
- EVELYNE** — Je me le demande !
- HERVE** — Tu te le demandes ? Et qu'est-ce que tu t'es répondu ?
- EVELYNE** — Et arrête un peu avec tes sarcasmes.
- HERVE** — Tu me permettrais de te dire que tu as quand même l'air un peu énervée.
- EVELYNE** — Je suis capable de supporter beaucoup, Hervé.
- HERVE** — Et j'aimerais que ça continue.
- EVELYNE** — Je sais très bien que nous n'avons pas la même façon de considérer Encre Terre et Ciel et que mon point de vue te semble trop technique.
- HERVE** — Mais qu'est-ce...
- EVELYNE** — Laisse-moi continuer ! Tu critiques mes avis. Rien de ce que je fais n'est jamais inspiré, je représente la face obscure et mercantile de notre entreprise. Tout cela je fais avec. Je ne vois pas ce que je pourrais dire pour me défendre. Je maintiens cette société à flot et je ne vais pas m'en excuser.
- HERVE** — Tu es venue faire un débat de fond sur notre gestion...

- EVELYNE** — Non. Non, justement. Il n'est pas question de tout cela. Je n'ai rien à dire, tu m'as déjà jugée. De mon côté, j'ai toujours eu du respect pour ton engagement, tes idées novatrices même si je déplore que tu nous engages trop souvent dans des chemins aventureux. Mais bref ! Je ne suis pas là pour ça. Tout ça n'a que peu d'intérêt.
- HERVE** — Tu ne crois pas que ce serait plus simple, et surtout plus efficace, si tu me parlais de ce dont tu es venue me parler... Juste pour qu'on en parle.
- EVELYNE** — Plus efficace. Voilà ce à quoi je suis réduite : l'efficacité. Et ta femme, à quoi se réduit-elle ?
- HERVE** — ... Tu es venue parler de ma femme ?
- EVELYNE** — Pourquoi pas ? Que tu ne me respectes pas, que tu ne m'aimes pas, c'est une chose. Mais elle, tu l'aimes, non ? *(Il n'a pas le temps de répondre)* Il faut bien que tu l'aimes puisque tu l'as épousé, puisqu'elle est si extraordinaire, que sa photo trône sur ton bureau, que vos voyages étaient si géniaux, que vos enfants sont si parfaits.
- HERVE** — *(fait le tour de son bureau)* Evelyne, tu as bu ?
- EVELYNE** — Mais ça non plus tu n'es pas capable de le respecter.
- HERVE** — De quoi es-tu en train de te mêler exactement ?
- EVELYNE** — De cette petite grue qui est venue ici l'autre jour ! Celle avec qui tu vas au théâtre ce soir. Ne me prends pas pour une idiote !
- HERVE** — Attends, Evelyne, tu es en train de me faire une scène de ménage. Toi ? Non mais c'est surréaliste !
- EVELYNE** — Tu continues à te moquer. Ce n'est pas pour l'amour des livres que j'ai accepté d'être ton associée, Hervé. Mais tu dois être décidément trop con pour comprendre quoi que ce soit à ce que je fais, ou à ce que je dis.
- HERVE** — Ma vie de couple ne te regarde absolument pas, Evelyne. Je n'arrive pas à croire que nous ayons cette conversation. Je vais au théâtre avec qui je veux ! C'est clair ? Quoi, tu aurais voulu que j'y aille avec toi ?
- EVELYNE** — *(troublée)* Tu es marié.

HERVE — Nous le savons tous les deux. Tu es mon associée, Evelyne. Jamais je n'aurais cru que tu oserais me faire la morale dans mon bureau (*Evelyne a empoigné la statuette*) Quand au respect que j'ai pour toi, s'il ne te convient pas, si je ne suis pas assez prévenant, pas assez bankable, si je t'exaspère, si la photo de ma femme sur mon bureau te pose un problème, je ne vois pas pourquoi tu ne l'as pas dit avant ! Je me demande même pourquoi tu n'es pas partie ! Hein... En voilà une bonne question. Pourquoi es-tu encore là ?

EVELYNE — Parce que je t'aime ! (*et Vlan*) Crétin !

Hervé s'écroule, déjà mort.

EVELYNE — Tu comprends ça, que je t'aime ! Oh putain !

ARNAUD — Comme vous dites.

EVELYNE — Qu'est-ce que j'ai fait !

JEROME — N'importe quoi, voilà ce que vous faites. Regardez-moi ça, il est pas du tout tombé là où il faut.

Hervé se met à râler, il rampe par terre, les autres le suivent de près.

EVELYNE — Ça va Hervé ? Hervé... Dis tu m'en veux ?

Avec difficulté, il vient se placer sur la couverture et finir par gésir où il était au début de la pièce.

JEROME — Voilà, c'est beaucoup mieux.

HERVE — A vot' service.

ARNAUD — Une reconstitution fidèle.

ÉLISE — C'est ça, ouais.

ARNAUD — Tous les éléments y sont. Tout colle. Elle va ouvrir la porte dérobée, profite de l'absence de Caroline pour récupérer la clef... voire même attend que Caroline entre ici et découvre le corps pour aller la prendre dans la petite boîte au dessus du bureau du secrétariat. Et le tour est joué.

EVELYNE — Jamais je n'aurais pu faire ça !

ÉLISE — Pourquoi ? Vous l'aimiez ?

- EVELYNE** — Je n'ai jamais cru à votre couple. Vous ne saviez pas comment Hervé fonctionnait.
- ÉLISE** — Oh, comme vous y allez ! Nous avons quand même fait deux enfants.
- ARNAUD** — Mesdames !
- HERVE** — Ben merde ! Il y a des jours comme ça... Tout vous tombe dessus. J'ai quand même de la chance d'être à peu près à l'abri d'une crise cardiaque dans mon état. Evelyne, amoureuse de moi. Rien que d'apprendre ça, je crois bien que ça m'aurait tué. De surprise, hein ! De surprise. Elle a bien le droit de m'aimer. Je la comprends du reste. Mais je ne m'étais jamais douté de rien. S'il faut mourir pour commencer à comprendre quelque chose aux gens qui nous entourent... c'est malheureux.
- ÉLISE** — Personnellement, je trouve cette version encore plus convaincante que la première.
- CAROLINE** — Ouais, moi aussi... Et monsieur Perdeillon est d'accord.
- JEROME** — Il vous parle encore ?
- HERVE** — Pas du tout !
- CAROLINE** — Oui.
- HERVE** — Dites-donc Caroline, je peux savoir à quoi vous jouez ?
- CAROLINE** — (*Pétrifiée*) Je... Je suis désolée, monsieur Perdeillon.
- EVELYNE** — Elle est complètement folle.
- ARNAUD** — Continuons plutôt les reconstitutions...
- JEROME** — Non, attendez. Il vous parle, mais est-ce qu'il vous entend aussi ?
- HERVE** — Dites-lui que c'est un crétin.
- CAROLINE** — Je crois qu'il entend tout le monde
- JEROME** — Dans ce cas je crois que nous avons tous une question à lui poser.
- ARNAUD** — Monsieur Brennon, je ne goûte vraiment pas à ces

simagrées ! Caroline, si vous ne vous sentez pas bien, allongez-vous, mais par pitié ne dites pas n'importe quoi.

EVELYNE — On peut toujours essayer. On verra bien ce qu'elle va inventer.

A suivre...

La version intégrale de la pièce est disponible sur simple demande auprès de l'auteur : thomas.c.durand@gmail.com

Quelques pièces de Thomas C. Durand

Mont de Dieux ! comédie culte

2 heures. 6 hommes – 3 femmes (+ une voix off).

Tout fout le camp sur le Mont Olympe. Zeus est fatigué d'être roi des dieux. Il aimerait prendre un peu de recul... vendre l'univers ?

Justement, deux monothéistes (un ange et un démon) viennent pour acheter l'entreprise familiale.

Seulement voilà, Héra a invité la famille pour l'anniversaire de Zeus et elle ne veut pas entendre parler de vente.

Il y a de l'orage dans l'air, en somme.

L'avis du mort comédie policière

1h30. 4 hommes – 3 femmes (modulable).

Hervé Perdeillon est éditeur, et il est mort. Ça l'ennuie parce qu'il avait un emploi du temps chargé. Il hante désormais le bureau où il a été tué à coup de statuette de bronze sur le crâne. On enquête ; ses amis deviennent soudain suspects. Et même si Hervé finit par comprendre qui l'a tué, personne ne l'écoute. En somme, on se moque de l'avis du mort.

Psychofluide comédie sentimentale

1h20. 3 Hommes – 5 femmes.

Anthony, homme dynamique, brillant, milliardaire, a frôlé la dépression, mais il va mieux car il aime à nouveau : sa psychiatre. Seulement Émilie est mariée à Barnabé, médecin généraliste. Anthony se lance dans un méthodique travail de sape : colérique et jaloux, Barnabé semble mûr

pour sombrer dans la folie. Les personnages qui fréquentent son cabinet ne vont pas arranger son état.

L'embaras du choix comédie de mœurs

1h40. 4 hommes – 2 femmes.

Nous sommes dimanche midi. Etienne et Irène arrivent à l'appartement que leur fils partage avec Maxime. Il n'y a personne. Ils patientent en s'obstinant à ne rien voir des indices qui jalonnent le salon. Car Florian et Maxime s'aiment, et tout le monde l'a compris, mais on fait mine de rien parce qu'on ne sait pas comment aborder la question. Sauf que ce dimanche là, une machination est en place pour que la vérité soit dite.

Psyché comédie tragique

2h. 7 hommes – 5 femmes.

La légende de Psyché, amoureuse de Eros, plus que légèrement adaptée avec une famille (re)composée de Midas, roi dépressif qui ne parle qu'en alexandrins ; Pasiphaé, reine égoïste et piètre mère ; Pandore et Cassandre en improbables soeurs de Psyché ; et Psyché elle-même, jeune princesse au charme ravageur à laquelle bien des prophéties ont prédit un destin hors du commun. Reconnaissons aussi que c'est un peu ce qu'on attend d'une prophétie...

Passage à l'acte comédie en relief

1h50. 4 hommes – 3 femmes.

Alexis, gentil comptable, fait tout pour arranger les choses autour de lui. Il est un ami, un collègue et même un fils fidèle et plein d'abnégation. Très vite, cela commence à agacer Marie. Marie est une spectatrice venue voir *Passage à l'Acte*, une comédie dont elle trouve l'auteur prévisible et, pour tout dire, fainéant. La voici qui s'invite sur scène pour faire avancer tout ça à un rythme plus trépidant.

Il n'est pas acquis qu'Alexis prenne bien cette intervention fort étrange, et il n'est pas certain que l'auteur se laissera faire...

Vertiges des auteurs comédie abîmée

1h30. 6 hommes – 5 femmes (modulable).

Vous assistez à l'adaptation scénique de la série culte « La Nostalgie des Saisons du Cœur des Amours de Jadis », un soap absurde où les machiavéliques membres de la famille Van de Mac O'Brian tentent d'élucider la disparition du chef de famille : Edmond. Mais soudain tout bascule, et vous voici plongé au cœur des répétitions de la troupe, avec un metteur en scène tyrannique, injuste, des comédiens par toujours motivés. Et puis intervient l'auteur de la pièce, imbuvable, et même l'auteur du best-seller qui a inspiré la série TV et l'adaptation. Parfois les auteurs, à force de mépris, se perdent dans des abîmes qu'ils prennent pour des cimes.

La première fille comédie imaginaire

1h30. 3 enfants (1 fille, 2 garçons) + 3 hommes + 2 femmes + 1 narrateur.

L'Illustre Institut d'Ithtir est la plus prestigieuse école de magie. Seuls les garçons peuvent y apprendre à développer leurs pouvoirs car de vieux messieurs ont décidé que les filles n'étaient pas douées pour ça. Mais si jamais le meilleur élève s'avérait ne pas être exactement un garçon, que se passerait-il ?

Le Propre de l'Homme comédie de laboratoire

1h30. 7 personnages.

Dans un monde où l'on ne rit presque plus, un laboratoire scientifique tente de comprendre ce qu'est le rire. Dans une chambre secrète est enfermé un précieux cobaye, un homme doté d'humour. Il est Belge... Ces chercheurs sont-ils sur la bonne voie pour découvrir le "propre de l'homme" pour peu qu'une telle chose existe ?

Contre-Temps comédie de science-fiction

1h30. 3 hommes, 2 femmes.

Benjamin, intelligent et plein d'idées, colocataire de Prosper, aime secrètement sa voisine Hélène. Débarque un inconnu qui semble bien renseigné sur lui, et pour cause : c'est son propre fils, venu de quarante ans dans le futur !

Suivra Louise, la fille de Prosper. Les deux visiteurs, enfants alternatifs d'Hélène et d'un des deux amis, en provenance de deux avenir alternatifs sont tout simplement en guerre pour leur existence.

La rançon du succès comédie overground

1h15. Distribution modulable, de 9 à 15 rôles.

Emma Leprince est la révélation musicale française de 2022, elle est le pur produit de l'industrie du show business et elle doit en payer les conséquences. Dans le même temps, ou plus exactement un temps parallèle, Emma n'est pas une star mais une jeune femme autonome pleine de projets. Et ce soir, elle assure son premier spectacle musical. Deux versions alternatives de l'accomplissement personnel, deux manières de considérer l'activité artistique et les revenus qu'elle peut engendrer.

La Peste Rose comédie pandémique

1h30. Distribution modulable, de 4 à 12 rôles. Minimum 2♂ et 2♀.

Quatre amis enfermés dans un appartement assistent à la transformation du monde autour d'eux. L'homosexualité se répand comme une épidémie implacable. Dans les média, les discours changent du tout au tout, à moins qu'ils ne restent exactement les mêmes...

La Question du Siècle comédie médiévale

1h50. 6 hommes, 3 femmes.

Dans une auberge miteuse se réunissent des États Généraux officiels en vue de l'assassinat du roi. La duchesse, l'inquisiteur et le ménestrel ont des motivations relativement incompatibles qui ne facilitent pas l'organisation du complot. Evidemment, les choses dégénèrent.

On recrute ! comédie inutile

1h00. Distribution modulable, de 5 à 9 rôles.

Quatre personnes qui ne se connaissent pas se retrouvent réunies dans un endroit bizarre et surnaturel. On ne voit même pas le plafond. Ils viennent postuler. Sauf qu'aucun d'eux ne sait quel est le poste en question. A bien y réfléchir, aucun d'eux ne sait rien. Pas même son nom. Aux frontières de l'absurde, le texte propose une quête de sens qui montre ses limites.

Ca\$hting comédie patrimoniale

1h40. 3 hommes, 4 femmes.

La femme la plus riche et la plus acariâtre du monde refuse de léguer ses milliards à sa décevante famille. Elle décide de se trouver un héritier qui prendra soin de sa fortune, mais la convoitise rôde et compromet ses projets.

Plus d'infos : www.thomas-c-durand.fr